

Contemplation à peindre

Méditation comme chemin cognitif

Jürgen Brau

Comment formons-nous des concepts, avec lesquels nous pouvons nous comprendre nous-mêmes et la nature de manière conforme au réel ? Dans sa collaboration qui dura des dizaines d'années avec le psychiatre Carl Gustav Jung, le physicien Wolfgang Pauli reconnu qu'une contemplation à peindre « d'images archétypes », provenant du fonds d'inconscient collectif, précède toujours notre formation de concept. Dans la fréquentation méditative avec les images intérieures nous décrivons ici le pont entre les perceptions sensorielles et les idées.

À la fin du mois de juillet 1794, une conversation entre Goethe et Schiller eut lieu « fortuitement », qui marqua le début d'une collaboration féconde. Goethe rapportait ses impressions de voyage en Italie et il présenta à Schiller la métamorphose des plantes. Au moment où, dans ce contexte, il en vint à décrire son expérience d'une « plante archétype », Schiller se mit à hocher la tête : « *Ce n'est pas là une expérience, c'est une idée !* » — Goethe lui rétorqua, carrément, avec un air de défi : « *Cela peut m'être très heureux, d'avoir des idées sans le savoir et même de mes yeux les voir.* »¹

Ce à quoi renvoyait Schiller, cela allait de soi pour Goethe. Dans sa manière originelle de contempler intuitivement, le percevoir et le penser étaient si étroitement imbriqués chez lui que sa contemplation même était son penser et son penser sa contemplation. Le penser de Goethe n'abstrayait pas de la contemplation, il ordonnait plutôt les phénomènes empiriques et se laissait lui-même conduire par eux au point que cela lui permettait de faire une expérience *dans l'expérience* — le « phénomène archétype » comme une expérience d'évidence. La confrontation avec la « vertu du jugement intuitif » (*anschauender Urteilskraft*) de Goethe, fut pour le jeune Rudolf Steiner, l'occasion de formuler ses « *Grandes lignes d'une théorie de la connaissance* ». Il y disait, en 1886 : « *Phénomène pour les sens et penser se trouvent en opposition l'un avec l'autre dans l'expérience. Celui-là ne nous donne aucune explication sur son essence propre, celui-ci nous la donne elle-même en même temps sur lui-même et sur l'essence de ce phénomène pour les sens.* »²

Une connaissance conforme à la réalité

Dans ses jeunes années déjà, il s'agissait, pour Steiner, d'indiquer un cheminement pour qu'à l'époque des sciences naturelles, l'être humain et le monde se retrouvassent. La méthode de science naturelle, dont les connaissances reposaient sur la qualité d'un accord entre théorie et expérimentation — et à cause de cela, celles-ci ne peuvent être que *falsifiées*, mais *non pas vérifiées*, selon Karl Popper — avait conquis de grands succès dans les 3 siècles de son action, à l'époque, et avait rendu possible le progrès industriel, mais elle avait aussi mené à l'aliénation de l'être humain, de lui-même et de son environnement. Dans des temps d'une situation de pandémie mondiale, qui remet en question nos fréquentations les uns avec les autres et avec la nature, du changement climatique global galopant et des rejets sociaux qui l'accompagnent, cet « effet secondaire épouvantable d'aliénation », devient encore plus mondialement évident.

On n'a pas besoin pour cette raison de jeter par dessus bord la méthode de science naturelle, il nous faut « seulement » l'élargir et conséquemment, nous tourner précisément sur le *processus* cognitif du penser et du percevoir personnel. Pour Steiner, un point de départ d'un tel chemin cognitif, c'est le penser qui reste lui-même habituellement inobservé. Mais pour observer ce que l'on fait véritablement quand on pense, le penser doit s'observer lui-même — il doit devenir *récuratif*, un organe de perception de lui-même. L'œuvre précoce de Steiner, *La philosophie de la liberté*, qu'il publia en 1884 avec le sous-titre instructif : « *Résultats d'une observation de l'âme selon la méthode de science naturelle* »³, emmène le lecteur sur un cheminement d'exercice idéal qui enrichit méthodologiquement le concept cognitif scientifique tout aussi rigoureusement par l'expérience de l'âme individuelle.

Au premier pas s'ensuit un deuxième. Après les années 1890-96, lors desquelles Steiner se trouva principalement et professionnellement à Weimar, en responsabilité de l'édition des œuvres scientifiques de Goethe, il en vint à la conclusion : la connaissance *idéelle* de la *Philosophie de la liberté* va certes bien au-delà d'une connaissance conceptuelle conquise par l'observation sensorielle, mais elle *ne saisit pas* le monde des sens, mais plutôt un monde spirituel qui lui est immédiatement limitrophe. S'il est d'abord possible à celui-ci de s'exprimer, la connaissance idéelle s'unit à lui pour l'expérience vers une connaissance *conforme au réel*, à laquelle l'être humain prend totalement part.

Dans son autobiographie, restée inachevée, Rudolf Steiner décrit ce profond revirement qui s'accomplit dans sa 36^{ème} année et qui consista à éveiller en lui une attention qui n'existait pas auparavant pour ce qui est perceptible aux sens. Des détails dans les événements du quotidien, mais en particulier aussi dans la fréquentation des autres

1 Cité d'après Peter Broerner : *Johan Wolfgang von Goethe*, Reinbek b. Hamburg 2010, p.82

2 Rudolf Steiner : *Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Goetheschen Weltanschauung [Grandes lignes d'une théorie de la connaissance de la contemplation goethéenne du monde.]* (GA 2), Dornach 2002, p.48.

3 Voir du même auteur : *La philosophie de la liberté* (GA 4), Dornach 1995.

êtres humains, lui devinrent importants, et il avait de ce fait à ce sujet le sentiment que : « Le monde sensoriel avait quelque chose à dévoiler, que seul lui-même pouvait dévoiler »⁴, sans que l'on eût à y introduire un contenu d'âme autre et personnel en lui — il s'exprimait de lui-même. L'âme de l'être humain fournit « la scène sur laquelle et à partir de laquelle le monde fait, en partie seulement, l'expérience de son existence et de son devenir »⁵.

Le dilemme de la physique quantique

Pendant mes études, j'assistais aux cours de Adolf M. Klaus Müller sur la physique quantique qui m'influencèrent de manière durable. Comme un péripatéticien, celui-ci enseignait en marchant de long en large, tout en développant ses réflexions, il exposait largement devant nous, les étudiants, les bases physiques et il touchait ainsi véritablement ma propre question sur ce qui maintient *au plus profondément* la cohésion du monde. Müller était un élève de Carl Friedrich von Weizsäcker, d'où provient la phrase : « *Le chercheur réellement productif et réellement important se signale aussi le plus souvent par le fait qu'il a encore une perception des cohérences qui n'est plus guère totalement rationalisable mais qui va plus loin que celle de la plupart des gens.* »⁶ Cette faculté holistique dans la perception des formes fait face aujourd'hui de manière *complémentaire* à la façon d'expliquer logique-discursive de la science naturelle, c'est-à-dire que toutes deux se complètent l'une au détriment de l'autre.

Car la relation d'incertitude de Heisenberg qui vaut en physique quantique, d'après laquelle des grandeurs de mesure complémentaires, comme le lieu et l'impulsion ou l'énergie et le temps ne sont pas, *par principe*, simultanément déterminables de manière exacte. C'est l'expression d'un dilemme, qui se trouve à la base d'une complémentarité du voir et de l'expliquer. Müller disait :

Voir est une activité qui va plus loin que celle d'expliquer, mais expliquer est une activité de communication plus précise que celle de voir. Celui qui voudrait tout précisément communiquer ce qu'il voit, celui-là doit pouvoir maximiser les deux activités du voir et de l'expliquer. Mais ce n'est pas possible. [...] La seule possibilité d'échapper radicalement à ce dilemme, serait de percevoir la vie [...], en *vivant ce qu'on comprend*. Mais ce serait la tâche même de la forme actuelle de la science. L'envisager sérieusement, c'est le défi qu'exige de nous cette seconde aporie de la théorie quantique rigoureusement interprétée.⁷

Qu'est-ce que signifie donc ce « co-vivre ce que l'on comprend » ? Pour la science de la nature, tout d'abord le caractère oppositionnel radical entre percevoir et penser, alors que d'un autre côté cependant, ces deux activités du voir et du penser ne saisissent complètement le vivant seulement si elles sont appréhendées ensemble : cela veut dire le concept de *complémentarité*, avec laquelle Goethe décrit les relations dans le cercle des couleurs et que l'école de Copenhague autour de Niels Bohr, utilisa pour tenter de résoudre, dans l'interprétation en physique quantique, la dualité radicale de la lumière entre onde et particule (1927) — mais sans y parvenir, parce que la complémentarité en physique quantique est privée de « l'intensification » pour une expérience d'évidence et reste donc bloquée dans l'aporie [aporie = **impasse**, ou **grave difficulté** dans un **raisonnement**, *ndt*]. Le défi de cette « aporie spirituelle » (Müller) consiste dans une science élargie autour de l'être humain, à se tourner sérieusement sur la réalisation de nos perceptions sensorielles et de nos idées, et à faire souvenance de la phrase qui conclut ultimement la *Philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner : « **On doit pouvoir faire face à l'expérience éveillée de l'idée ; sinon on tombe victime de la servitude de celle-ci.** »⁸

Pauli & Jung

Comment le penser peut-il donner un éclaircissement sur lui-même ? Cette interrogation préoccupa le physicien et prix Nobel, Wolfgang Pauli (1900-1958), avant tout dans la seconde moitié de sa vie. Une crise existentielle marqua sa vie au début des années 30 et le porta à la rencontre de la pratique psychologique de Carl Gustav Jung (1875-1961), le pionnier de l'inconscient. Tous deux entamèrent ensemble un travail sur le phénomène des « hasards sensés ».⁹ Jung appelait « synchronicités » de tels hasards, dans lesquels des images intérieures venaient à coïncider avec des événements quotidiens, seulement fortuit *en apparence* : ceux-ci ne révèlent souvent leur sens qu'après, en rétrospective, mais ils peuvent être appréhendés comme en quelque sorte une « création à partir du néant » au moment de leur apparition.¹⁰ Pauli et Jung recherchèrent ensemble une explication pour ce phénomène

4 Du même auteur : *Mein Lebensgang [mon chemin de vie]* (GA 28), Dornach 2000, pp.316 et suiv.

5 À l'endroit cité précédemment, p.320

6 Carl Friedrich von Weizsäcker : *Die Einheit der Nature [L'unité de la nature]* Munich 1982, pp.125 et suiv. [Je dispose aussi traduite en français (jamais publiée car en France, on s'en fout!) d'une entrevue remarquable de C.F.v.W. où celui-ci répond à des journalistes scientifiques spécialisés, pour ceux que cela intéresse..., *ndt*]

7 Adolf M. Klaus Müller : *Wende der Wahrnehmung [Un tournant de perception]*, Munich 1978, pp.78 et suiv.

8 GA 4, p.271.

9 Voir Jürgen Brau : *Phänomen Synchronizität* dans *Die Drei* 4/2008. [Non traduit, à ma connaissance, *ndt*]

10 Voir du même auteur : *Synchronizität — Die schöpfung aus dem Nicht [Synchronicité — La création à partir du néant]*, dans *Die Drei* 7-8/2020 [Traduit en français DDJB7820.Doc].

pendant deux décennies.¹¹

Dans une étude, Pauli explora relativement à cela « l'influence des représentations archétypes sur la formation des théories scientifiques chez Kepler »¹². La découverte de Jung, d'un trésor d'expériences supra-personnel qui est donné à tous les êtres humains dans les mythes, contes et religions, fait partie des piliers fondateurs de sa psychologie analytique. Les formes ou images primordiales de l'inconscient collectif, les archétypes, agissent comme des guides de l'évolution de l'âme (dans l'individuation) en ordonnant sur la conscience de veille et se révèlent dans les images intérieures symboliques, par lesquels l'être humain a un accès à son inconscient personnel. Parmi les archétypes importants *anima* et *animus*, qui représentent, respectivement, la participation féminine et masculine dans la personnalité ; ce sont des ponts vers l'inconscient.

L'astronome Johannes Kepler (1571-1630) vécut la transition vers l'époque des sciences naturelles qui débuta par la « révolution copernicienne ». En tant qu'assistant de Tycho Brahé à l'époque, il reprit, après la mort de celui-ci (en 1601) le vaste matériel d'observation que celui-ci avait rassemblé et il découvrit dans les données les trois lois fondamentales planétaires, ainsi désignées par lui. À partir de la troisième loi de Kepler — le carré des temps de révolution des planètes est proportionnel au cube du grand demi-axe de leur orbite — Isaac Newton formula, quelques dizaines d'années plus tard, la loi gravitationnelle (1687) qui ne procède plus par proportion, mais à partir de forces centrales. On y perdit ainsi la réalité, car connaître conformément à la réalité, cela veut dire justement puiser aux proportions.¹³

Pauli s'intéressait aux images intérieures qui guidèrent le penser de Kepler, avec lesquelles celui-ci possédait encore un lien intime. Il était convaincu en cela que le

premier degré du penser [est] une *contemplation à peindre* de ces images, dont l'origine n'est pas universelle et ne peut pas être reconduite en premier lieu à des perceptions sensorielles. Le point de vue archaïque est cependant aussi la condition nécessaire *et la source* du point de vue scientifique. Celle des images fait donc aussi partie d'une connaissance complète, à partir desquelles les concepts rationnels se sont développés.¹⁴

Avec une ferveur religieuse, Kepler défendait une foi en la Trinité à l'encontre du Rose-Croix Robert Fludd (1574-1637), un défenseur de la tradition hermétique (alchimique), qui défendait passionnément, de son côté, la quaternité, en opposant au principe créateur triple de la lumière, la forme du contre-principe-obscur de la matière — deux images archétypes qui jouèrent un rôle important dans le développement de la physique quantique : celle-ci admettait encore seulement des énoncés de probabilité et complétait avec cela l'idéal de réalité classique par le hasard de sorte que l'on avait à faire désormais, à côté de l'espace-temps et de l'énergie, à une *quaternité*. Pauli voyait en cela un changement paradigmatique sur le plan des archétypes. L'introduction nécessaire [n'oublions pas ici : il s'agissait d'expliquer les résultats expérimentaux ! *ndt*] d'un quatrième nombre quantique (pour le spin) qui le renforça dans sa conception :

Sur ce degré (archaïque) au lieu des concepts clairs, des images existent qui ont un forte charge émotionnelle, qui ne sont pas pensées, mais contemplées en les dépeignant pour ainsi dire. Dans la mesure où ces images sont une « expression d'un état de fait pressenti mais encore inconnu, elles peuvent être caractérisées aussi comme symboliques, conformément à la définition telle que caractérisée par le professeur Jung. Or les archétypes fonctionnent en opérateurs ordonnateurs et formateurs dans ce monde des images symboliques, en tant que ponts recherchés entre les perceptions sensorielles et les idées et sont en conséquence une condition préalable nécessaire à la naissance d'une théorie scientifique.¹⁵

Dans sa collaboration au long des années avec Jung, Pauli avait appris à prendre ses rêves au sérieux. Ils lui montraient que des événements *a-causatifs* (événements sans causes apparentes) ne doivent pas être assujettis au hasard aveugle, ils peuvent au contraire être associés à un type nouveau de lois naturelles : par le *principe de synchronicité* qui provoque « une correction des oscillations du hasard par des coïncidences sensées ou bien opportunes »¹⁶. Selon Pauli, la quaternité est dans ce sens un archétype de la science moderne. Mais des synchronicités ne se produisent pas du tout rarement de nos jours aussi.¹⁷ Les remarquer, c'est toutefois une question d'attention. Un exercice consiste à devenir attentif au moment de l'endormissement, ou selon le cas, du réveil, car dans ces phases de transi-

11 Voir Herald Atmanspacher : et coll. [éditeur] : *Der Pauli-Jung-Dialog [Le dialogue Pauli-Jung]*, Berlin 1995.

12 Wolfgang Pauli : *Naturerklärung und Psyche [Explication de la nature et psyché]*, Zurich 1952.

13 Voir la conférence du 17 juin 1909, dans : Rudolf Steiner : *Anthropologie scientifique spirituelle (GA 107)*, Dornach 1988, pp.303 et suiv.

14 Harald Atmanspacher et coll. (éditeur) : *op. Cit.*, p.219.

15 À l'endroit cité précédemment, p.296.

16 Wolfgang Pauli : *Die Klavierstunde [La leçon de piano]*, dans, à l'endroit cité précédemment, p.326

17 Voir Angela & Theodor Seifert : *So ein Zufall ! Synchronizität und der Sinn von Zufällen [Quelle coïncidence ! Synchronicité et le sens des hasards]* Fribourg-en-Brisgau, 2003.

tion notre état de conscience se modifie du pôle de compréhension au pôle d'expérience (ou selon le cas, inversement).¹⁸ Devenir attentif à de telles transitions, cela ouvre aussi un accès au phénomène de synchronicité, dont le contenu de sens ne peut être puisé que dans l'acte de « vivre en comprenant » — à partir du néant.

Contempler en peignant

À côté de ses rêves, pour Pauli, la méthode développée par Jung de « l'imagination active » fut un cheminement fécond dans son propre monde d'images : une confrontation dialectique avec l'inconscient, que Pauli tenta de formuler en une physique et une psychologie, à l'instar d'un vaste langage symbolique. Pour priver les contenus inconscients de leur pouvoir sur la conscience, l'imaginant devait les personnifier et les considérer dans la plus grande liberté et objectivité, de sorte qu'il pût prendre contact avec eux, à partir de l'inconscient et les intégrer peu à peu à la vie de son âme.

À l'automne 1953, Pauli acheva son manuscrit de 21 pages : *La leçon de piano*, dans lequel il documente des motifs essentiels de son dialogue intérieur avec l'inconscient. Il y rencontre une dame âgée qui lui donne une leçon de piano et rend éprouvable le fait que la musique (ici en tant que symbole de la création) ne se laisse pas réduire à la mathématique. Pour Pauli, ce qui fait défaut à la physique pour une contemplation holistique du monde devint clair : pour préciser l'esprit auquel renvoient des concepts remplis de contenu. La séparation du concept et de l'esprit prend naissance parce que les physiciens tentent de comprendre le monde de manière abstraite, pour ainsi dire. — sans comprendre le jeu de piano.

Dans le cours ultérieur, émerge au centre d'un anneau que la dame retire de son doigt, une autre figure encore : « le maître », que Pauli renvoie à l'unité du comprendre et du vivre. Pauli connaît cet « anneau *i* » à partir de la mathématique, où il symbolise le cercle unité dans le niveau numérique gaussien, où le *i* représente l'unité imaginaire (la racine carrée de -1). Les nombres imaginaires sont indispensables en particulier à la description formelle des phénomènes quantiques, mais ils expriment pour l'expérience de Pauli largement plus : l'anneau avec le *i* est l'unité au-delà de la particule et de l'onde et en même temps l'opération qui produit l'une des deux ... Il transforme le temps en une image statique. »¹⁹

Une imagination prend seulement naissance de ce motif à partir de « l'imagination active » (Pauli), comme le remarqua Marie-Louise von Franz, une proche collaboratrice de Jung.²⁰ Contrairement aux idées proches de la conscience, l'inconscient a la possibilité de rendre éprouvable le sens des images intérieures. En elles s'expriment le sens de nature symbolique. Les figures qui surgissent sont des participations personnifiées de l'inconscient personnel et collectif, elles veulent être consultées et elles mettent en mouvement chez l'imaginant un processus de *coniunctio* (union des contraires) qui, pour le chercheur de l'âme, Jung, est un chemin vers le « devenir entier » (*Ganzwerdung*) [guillemets du traducteur, car de quel entier s'agit-il ? Voir plus loin. *Ndt*] par individuation.

Il ne s'agit donc pas, pour l'imagination junguienne, d'imaginer dans le bleu [de la fleur de Novalis ? *Ndt*], mais au contraire, d'avoir une perception *pure* des images montantes, ce qui requiert dûment une puissante intensité d'éveil. L'imaginant n'est pas seulement un spectateur de son monde d'images, car il doit être prêt à s'y positionner et à opérer en lui : sa *je-ité* peut *activement* entrer dans l'événement imaginatif dans lequel les images se métamorphosent. Toutefois il se trouve dans un état situé entre l'éveil et le rêve. Sans doute, une expérience approfondie de cette façon des images peut avoir un effet salutaire, lorsqu'elle est accompagnée d'une responsabilité thérapeutique, mais est-ce qu'un tel « état de flottement » se laisse aussi comprendre ?

La méditation comme cheminement cognitif

Dans ses conférences *Sur la psychanalyse*²¹ tenues en 1917, Rudolf Steiner — avec toute l'estime qu'il portait à l'œuvre précoce de C. G. Jung — caractérisa les moyens *de l'époque* dont disposait la psychologie comme insuffisant, pour s'orienter correctement et réellement dans le monde imaginatif. La conscience imaginative valait à l'investigateur de l'esprit comme un premier degré pour une *connaissance* du vivant qui n'est atteinte à notre époque qu'au moyen d'un rigoureux cheminement progressif, comme il n'eut de cesse d'insister alors. L'élément moderne de *son* impulsion repose dans une libre mise en forme de la contemplation intuitive personnelle, et certes non pas dans quelque chose de *préconscient*, mais au contraire dans une conscience *renforcée* par un penser sur-éveillé.

Et pour arriver au contact des images symboliques, une attitude fondamentalement méditative en est la condition, c'est-à-dire une alternance entre une attitude focalisée et une sensibilisation éveillée [principalement par l'étude et l'exercice méditatif, *ndt*]. Le genre d'objet qui est saisi dans cette focalisation est en principe non-important, si nous observons en étant aussi attentifs que possible, sans divaguer de l'idée — et en lâchant prise intérieurement ensuite,

18 Voir Rudolf Steiner : *Histoire de l'être humain à la lumière de l'investigation de l'esprit* (GA 61), Dornach 1983, p.45 et suiv.

19 Harald Atmanspacher et coll. (éditeur) : *op. Cit.*, p.329.

20 Marie-Louise von Franz : *Reflexionen zum « Ring i »* [Réflexions au sujet de « l'anneau *i* »], dans : à l'endroit cité précédemment, pp.331 et suiv.

21 Conférences du 10 et 11 novembre 1917, dans : Rudolf Steiner : *Entités spirituelles individuelles et leur action dans l'âme de l'être humain* (GA 178), Dornach 1992, pp.123 et suiv.

sans jamais perdre l'attention. Dès lors un vaste champ peut s'ouvrir dans lequel une image persistante de la vie d'âme devient perceptible. Si l'on se focalise sur cette image et qu'on la relâche après quelque temps et que l'on séjourne ensuite avec son attention dans le vide qu'on vient de renouveler, jusqu'à ce qu'apparaisse une image persistante de l'image persistante, avec laquelle on procède ensuite de la même façon. Dès lors un processus rythmique s'installe, une « respiration cognitive »²², lors de laquelle l'image persistante d'un degré devient objet de l'attention du degré suivant. On parcourt ainsi en quelque sorte une lemniscate.

Par exemple, on choisit comme objet de méditation deux bâtons se croisant à angle droit et on les examine tout d'abord avec précision : leur grandeur, forme, épaisseur et comment ils se croisent. Ensuite on renonce à la perception sensorielle et et l'on se représente la croix. On peut faire l'expérience de l'activité créatrice d'images en faisant varier, par exemple, la forme de la croix dans sa représentation — plus cela dure longtemps, davantage l'expérience s'en imprègne. Ensuite on se débarrasse énergiquement des images et on observe dans le vide qui s'installe seulement, l'activité idéale que produit le geste de l'horizontale et de la verticale qui se croisent. : le sens du mot « croix » se met à résonner intérieurement — et on peut écouter aussi ce qui y fait écho, de sorte que sur un Quatrième degré, l'essence sans image et sans son peut éventuellement se révéler à mon activité du penser.

En approchant ainsi à tâtons précautionneusement vers l'essence de l'objet de méditation, au travers de ses images persistantes et l'activité du penser, on passe par les qualités successives de ses composantes essentielles : le caractère objectal du corps physique, le corps des forces formatrices, les qualités d'activités et ou celles sensorielles du corps de conscience et l'essence de chaleur du corps-Je (*Ich-Leib*). L'alternance organique du « s'arrondir » et du « s'étendre » est le geste archétype de la métamorphose goethéenne et une manière de méditer conforme à l'époque. Comme objets de celle-ci conviennent non seulement des objets, mais encore des sons²³ ou des événements du quotidien dont on peut explorer le caractère de synchronicité et s'en rendre conscient.²⁴

Dans la méditation, l'âme s'abandonne en pleine conscience au nouménal — oubliant le temps, l'espace et la causalité —, comme une île au milieu d'un océan d'inconscient d'où émergent des images. De là, elle organise sa vision contemplative immédiate, pour recevoir « dans une circulation constante » ce qui veut se montrer et s'exprimer. Rudolf Steiner appelle cette « errance » méditative de l'âme, le *penser du cœur* :

Lorsque pour préciser le penser du cœur transforme le temps en espace, alors, dans l'instant où l'on pénètre dans le monde spirituel, véritablement de tout son être, on doit constamment y errer on doit constamment y être en train de circuler. C'est aussi péremptoirement la sensation qu'a aussi celui qui, de la mémoire ordinaire, s'élève à la mémoire supérieure de l'investigateur spirituel.²⁵

Le penser doit « aller sur lui-même », pour pouvoir être éprouvé et percé à jour. Ceci est, d'après Aristote, un état dans lequel le penser lui-même se pense (« *nóesis noeseos* »²⁶) — non pas en poursuivant tel ou tel but, mais en s'attardant au contraire dans un plein accomplissement et en commençant à contempler. Le « mouvement » du penser n'est pas achevé lorsqu'il en est à son objet (pour préciser au penser), seulement ensuite véritablement là où (réellement actif) il « a » au contraire l'objet de son penser (déjà) et s'attarde en lui-même. »²⁷ Dans cet état de vision spirituelle intuitive, l'âme est présente lors de la naissance des concepts.

La physique quantique nous enseigne, selon Niels Bohr, que nous ne sommes pas de simples spectateurs dans un grand drame de la vie, mais que nous y jouons aussi. Elle nous propose de découvrir qui en est véritablement le metteur en scène. Wolfgang Pauli a en tout cas fait ses devoirs : Ce qu'il appelle « contempler en peignant » n'est pas — seulement logique d'abord — une mise à la file d'idées, mais un séjour prolongé dans les images de l'âme qui se forment et se figurent, *avant* d'avoir un concept. En tentant de cultiver sa fréquentation des images intérieures, il devint un artiste. Il a laissé à ses successeurs le soin d'organiser eux-mêmes leur vie intérieure en liberté de sorte que l'artiste connaisse le metteur en scène.

Die Drei 5/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Jürgen Brau, est né en 1959. Il est professeur de mathématique et de physique au niveau secondaire de l'école Waldorf Rudolf Steiner de Bielefeld. L'auteur a l'intention de publier sous forme de livre son projet de recherches depuis de longues années qui fut partiellement financé par la *Fédération des livres écoles Waldorf* — et il espère en particulier être reçu aux yeux de Wolfgang Pauli. Courriel : brau.ser@gmx.de

22 Voir Arthur Zajonc : *Aufbruch ins unerwartete [Défrichage dans l'inattendu]* Stuttgart 2010, pp.247 et suiv.

23 Voir, au sujet du son de cloche, à l'endroit cité précédemment, p.135 et au sujet de l'écoute : <https://onbeing.org/blog/bell-sound-meditation/>

24 Cette manière de progresser fait souvenance aux pédagogues Waldorf des « trois interrogations latentes » de la jeunesse : D'où viens-je : peux-tu m'en donner une image ? Où vais-je : Quel est le sens du tout ? — qu'est-ce que cela a à faire avec moi ? Qui suis-je et qui es-tu ?, Être ?

25 Conférence du 30 mars 1910 dans : Rudolf Steiner : *Macrocosmos et microcosmos (GA 119)*, Dornach 1988, pp.242 et suiv.

26 Aristote : *Metaphysik [Métaphysique] XII* Traduction et commentaire de Hans-Georg Gadamer, Francfort-sur-le-Main, 1976, pp.31 et suiv.

27 Hans Georg Gadamer : dans : à l'endroit cité précédemment, p.56.